



HAL
open science

L'espace du parlant

David Bernard

► **To cite this version:**

| David Bernard. L'espace du parlant. Habiter, 2024, 2. Le mur. hal-04526936

HAL Id: hal-04526936

<https://hal.science/hal-04526936>

Submitted on 29 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License



L'espace du parlant

David Bernard

Résumé :

A partir de l'enseignement du psychanalyste Jacques Lacan, nous questionnerons en quoi pour l'être parlant, il y a une nécessité des murs. Il n'y a de monde en effet habitable, que structuré par l'effet du langage, et de la possibilité de l'appel à l'Autre, de l'autre côté. Il s'en déduit un abord nouveau du mur, qui ne soit pas de ségrégation, mais qui ouvre au contraire à la possibilité d'un lien.

Mots clés :

appel, mur, langage.

Abstract :

Based on the teaching of the psychoanalyst Jacques Lacan, we will question how, for the speaking being, there is a necessity for walls. There is in fact a habitable world, only structured by the effect of language, and the possibility of calling on the Other, on the other side. This results in a new approach to the wall, which is not about segregation, but which on the contrary opens up the possibility of a link.

Key-words :

Call, wall, langage

Je poursuivrai ici un travail que nous avons entrepris avec plusieurs collègues, et publié sous le titre : « L'avènement de l'espace chez le jeune enfant » (Bernard et *al.* 2022). Nous y avons commenté en quoi le jeu du Fort-Da, inventé spontanément par un enfant de moins de deux ans, et rapporté par Freud, démontrait les conditions d'avènement de l'espace pour l'être parlant. Un enfant, alors que sa mère vient de le quitter et de s'absenter de sa chambre, s'amuse à faire disparaître/apparaître, par-dessus le rebord de son berceau, une bobine qu'il retient d'un fil. Quand il la fait disparaître, il énonce *Fort* (parti), et *Da* (là), quand il la fait revenir. Les deux signifiants de ce jeu spontané, articulés l'un à l'autre, instituent ainsi un *là-bas*, et un *ici*. Plus encore, alors que nous fantasmons d'ordinaire qu'il nous faudrait posséder l'objet que l'on désire, l'enfant nous rappelle ici, en jouant à faire disparaître et réapparaître sa bobine après que sa mère s'est absentée, que nous avons tout autant besoin qu'il nous manque, et ceci pour continuer à désirer. Il apparaît ainsi la nécessité d'une distance entre l'enfant et l'objet, un *ici* et un *là-bas*, pour que dans cet espace qui s'institue, ça laisse à désirer. Seulement, il aura aussi fallu pour cela que l'enfant énonce les deux signifiants *Fort* et *Da*, et qu'il les articule l'un à l'autre. *Ici* et *là-bas* sont des « structures du langage » (Lacan, 2001 : 367). Ces deux dimensions sont avant tout signifiantes et pour cette raison, valent dans leur articulation symbolique. Il y a un *Fort* et un

Da, un *ici* et un *là-bas*, mais aussi l'écart produit par l'articulation signifiante entre les deux, la distance.

Au terme de l'opération du Fort-Da, rappelons aussi que l'enfant supposera bientôt au *sein* de l'Autre maternel, *là-bas*, de l'autre côté du mur, la présence de l'objet qui lui manque. Raison pour laquelle il en viendra peu à peu à la dimension de l'appel, non sans l'espérance que par amour, cet objet lui sera un jour rendu. Ainsi, l'avènement de l'espace se structure également selon la loi du désir. L'objet de notre désir, dont nous pensions avoir la propriété, est à situer au *lieu* de l'Autre. En cela en effet, cet Autre est fondamentalement celui auquel le sujet pourra adresser son appel, pour qu'il l'entende, et réponde à sa demande. Il est aussi ce lieu au sein duquel le sujet pourra avoir sa « place » (Lacan, 1991 : 299 et 420). Seulement là encore, un autre jeu spontané des enfants, celui du cache-cache, nous enseigne que le sujet se fera une place vivable au lieu de l'Autre, qu'à la condition de pouvoir lui manquer, et non le combler. Pensons à la façon dont les petits se plaisent à courir vers les bras ouverts du parent, pour aussitôt les quitter, puis y revenir, etc...

Ici aussi, il faudra donc une séparation, un mur, un *ici* et un *là-bas*, pour que du manque se creuse, et qu'advienne le désir. Lacan dira alors ce qui se produira quand ce manque, viendra à manquer : l'angoisse. L'angoisse est l'affect signe que « le manque vient à manquer » (Lacan, 2004 : 53), pour que le sujet puisse continuer à désirer. Plus encore, il est cet affect par lequel le sujet pourra avoir le sentiment d'être réduit, au lieu de l'Autre, à une position d'objet venant combler cet Autre. Non plus sujet d'un désir, mais objet livré à la jouissance de l'Autre. Il nous faut ainsi distinguer deux présences et deux statuts de l'Autre. L'Autre symbolique est celui que l'enfant peut appeler, au moment du coucher, pour un dernier bisou, celui qui fait signe de sa présence, pas trop loin, suffisamment bruyante de l'autre côté du mur de la chambre. A celui-ci, l'enfant sait qu'il pourra adresser l'infini de ses demandes. La présence de cet Autre symbolique, que vient incarner la petite lumière de la veilleuse, sera donc à articuler aussi bien à son absence. A la façon du Fort-Da, l'un ne va pas sans l'autre. « La possibilité de l'absence, dira de belle façon Lacan, c'est ça, la sécurité de la présence » (Lacan, 2004 : 67).

A cela, pourra s'opposer la présence intrusive de ce qu'il nommera « l'Autre réel » (Lacan, 1966 : 824), dont l'on retrouvera bien des incarnations dans les cauchemars. Non plus celui auquel il pourra adresser ses demandes, mais celui qui demande à l'enfant, et même qui le demande, L'enfant se confrontera ainsi à la demande énigmatique de cet Autre, et à ce que cette demande pourra porter comme volonté obscure de jouissance à son endroit. Nous savons en effet combien, dans l'obscurité de sa chambre, il pourra s'angoisser de la présence envahissante de cet Autre, l'imaginer dans tous les coins et recoins de sa chambre, prêt à surgir, à faire intrusion malgré les murs, et à ne faire de lui qu'une bouchée.

Aussi n'est-il pas surprenant que l'angoisse, quant à elle, puisse surgir de tous côtés, que les monstres se planquent sous le lit, les squelettes dans le placard, et que les araignées puissent être là, dans leur multitude, partout, et toujours plus nombreuses. « En fait, me confiait ainsi tel enfant, c'est pas du noir dont j'ai peur, c'est de ce qui se cache dedans », à commencer par des bouches dévorantes.

Précisons toutefois avec Lacan: la jouissance pourra réapparaître « à la place prévue pour le manque » (Lacan, 2004 : 74). Raison pour laquelle, ainsi qu'en témoignent les scénarii des cauchemars, c'est souvent via tel ou tel encadrement, une porte, une fenêtre, un écran, que la jouissance fera retour. Dans sa survenue énigmatique, elle se manifestera alors comme irrepérable, autant que toujours prête à apparaître. De structure, la jouissance pourra revenir de partout, et faire dés-ordre, dé-bordement, dit-on encore. A la façon de ce que montre la série *Stranger Things*, le mur pourrait bien cette fois ne plus suffire à assurer sa fonction de séparation, de distance d'avec la jouissance. Dans l'angoisse, c'est donc aussi le rapport à l'espace qui pour le sujet peut se troubler, et perdre sa structure initiale.

Il apparaît ainsi que l'espace du parlant est d'abord celui du lieu de l'Autre, dans lequel le sujet tâche d'habiter, à la façon de ces cabanes que les enfants ne manquent pas de construire quand ils arrivent dans une location de vacances. Toutefois, il apparaît aussi que cet espace pourra être angoissant, si cette maison de l'Autre se trouvait de trop hantée de son désir et de sa jouissance. Raison peut-être pour laquelle, avant que de franchir son seuil, nous faisons toc toc à la porte, et demandons fébrilement, s'il y a quelqu'un.

Il y a donc une nécessité structurale du mur, pour que le sujet n'approche pas de trop près le lieu de la jouissance débordante, sans quoi manquerait l'appui du désir. Pensons ici encore à la série *Stranger Things*. L'espace des choses étranges, de la jouissance qui pourrait venir pétrifier le sujet, est aussi un espace où il n'y aurait plus de mur, ainsi que la série le met en scène. L'espace se structure donc également à partir de cette nécessité pour le sujet de sauvegarder son désir, et pour cela de ne pas approcher de trop près le lieu supposé de la jouissance. Tel est ce que Freud isolera comme le principe de plaisir. Pour qu'il y ait plaisir, doit demeurer cette distance suffisante. L'enfant doit autant retrouver sa bobine, que la rejeter.

Telle est aussi la raison pour laquelle Lacan dira que le principe du plaisir est de protéger le sujet contre un « trop de chauffe » (Lacan, 2006 : 113). Un troisième jeu spontané des enfants démontre très bien en quoi l'espace se structure à partir de ce champ de la jouissance. Nous en connaissons tous la règle : quand on s'approche de trop près, ça brûle. Et c'est pourquoi chez le névrosé, l'objet du désir est toujours maintenu « à distance » (Lacan 1986 : 92), mais une « distance intime » (Lacan, 1986), dès lors que cet objet lui est en même temps très proche. Le plaisir est donc conditionné par la possibilité d'une « limite » (Lacan, 2006 : 224), d'une « barrière » (Lacan, 2006 : 277). Plus encore, la distance d'avec la jouissance, est « la condition de la parole » (Lacan, 1986 : 84).

Après avoir souligné la fonction de la distance, nous voyons apparaître ici une autre dimension de l'espace, capitale pour le parlant : l'approche. Lui qui s'imaginerait volontiers vouloir jouir sans limite, rien ne l'angoisse plus que l'approche du désir, qu'il s'agisse de son propre désir, autant que celui de l'Autre. Pas d'angoisse, sans que ne soit convoquée cette dimension de l'approche de ce qui pourrait être un trop de jouissance, de ce qui voisine trop près de nous, de ce qui nous colle. Que le manque vienne à manquer, aura pour effet cette proximité angoissante voire traumatisante de la jouissance, laquelle devient alors intrusive, fait effraction, colle au sujet. Lacan, à l'appui de Jones, l'évoquait dans ce qui constitue pour lui la figure type du cauchemar. « L'angoisse du cauchemar est éprouvée (...) comme celle de la jouissance de l'Autre. Le corrélatif du cauchemar, c'est l'incube ou le succube, cet être qui

pèse de tout son poids opaque de jouissance étrangère sur votre poitrine, qui vous écrase sous sa jouissance » (Lacan 2004 : 76).

Soulignons dans cette métaphore de l'écrasement la dimension de la contrainte physique, immobilisant le sujet, lui interdisant de désirer et d'appeler ailleurs. Bien des exemples de la clinique le vérifient, notamment dans la phobie. Pensons ainsi au cas de la petite Sandy, commenté par Lacan. A l'occasion du cauchemar qui précipita le déclenchement de ses symptômes, cette enfant était persuadée qu'un chien était dans son lit. « Elle s'endormit rapidement, lira-t-on. Peu de temps après, elle s'éveilla en criant, terrorisée. Elle dit à la nurse de garde qu'il y avait un chien dans son lit. Sandy pleura pendant près d'une heure avant de pouvoir se rendormir » (Schnurmann, 1949 : 253-270). Lacan avait indiqué comment, idéalement, l'espace du lit, est ce lieu où l'on se fait sa bulle, où l'on se met en boule, espérant n'être plus dérangé par rien, autrement dit par la jouissance. Le cauchemar aura ici été au contraire l'occasion d'une intrusion de la jouissance, avec son effet de réveil terrorisé. Le lendemain, c'est tout à côté, du lit, juste de l'autre côté du mur que la petite fille imaginera la présence voisine du chien. « Quand je vins voir Sandy le matin, elle me montra une fissure sur la paroi derrière son lit, à travers laquelle passait la lumière du dortoir voisin et dit, « Toutou, toutou dormir ». Puis elle souleva le matelas, cherchant apparemment quelque chose (...). Le soir, quand on la mit au lit (...), Sandy parut dans un premier temps tout à fait gaie. Puis, comme si elle se rappelait soudain quelque chose, elle se redressa, poussa ses pieds à travers le filet, pour tenter de sortir de son lit, et cria paniquée, « Dehors, dehors, dehors, toutou venir ».

De ce lieu Autre dont la petite fille devait être séparée, du dehors, la jouissance lui revient, s'approchant. La jouissance, en tant qu'elle angoisse, est donc ce qui approche et ce qui non seulement ne connaît aucune frontière, aucune limite, mais ce qui pourrait les abolir, toutes. Elle est ce qui pourrait constituer le véritable enfermement, sans mur. En témoigne la façon dont l'inconscient, dans les cauchemars, peut venir lire ce que deviendrait l'espace si la jouissance venait envahir le sujet et ce faisant, l'exiler de sa condition de désirant. Pensons ainsi aux raz de marée, aux tempêtes, aux inondations, mais aussi aux engloutissements, aux dévastations, aux incendies, et en somme à tous ces effets de ravage, faisant table rase de tous les murs, sur leur passage. A cette totalisation de l'Autre, rien ne pourrait résister, aucun désir. Et c'est pourquoi ici, paradoxalement, l'enfermement détruira les murs, soit la possibilité de se séparer de l'Autre pour désirer, ailleurs.

J'en prends pour exemple le cauchemar qui nous est rapporté dans « Rêver sous le troisième Reich », celui que fit cet homme médecin en 1934, un an après que Hitler a été élu au pouvoir : « Après mes consultations, vers neuf heures du soir, au moment où je m'apprête à m'allonger tranquillement sur mon sofa avec un livre sur Matthias Grünewald, la pièce, mon appartement perdent brusquement leurs murs. Effrayé je regarde autour de moi : aussi loin que porte le regard, plus de murs aux appartements. J'entends un haut-parleur hurler : « conformément au décret sur la suppression des murs du 17 de ce mois » (Beradt 2004 : 61). A ce cauchemar, Charlotte Beradt donnera pour titre : « la vie sans les murs » (Beradt 2004 : 59) : expression que je trouve finalement fort bienvenue pour dire ici le réel.

Il s'agissait là d'un cauchemar, mais il y a aussi les rêves. A cet égard, je souhaiterais souligner comment non seulement la rêverie, mais aussi l'espace du rêve, peuvent au contraire constituer une voie de secours pour le désir. Au point que nous y trouverons notamment ce

que le poète nommera des rêves paysages.

Je fais ici allusion à l'article du poète Jean Cayrol, qui en 1948, rapportait comment lui-même et ses camarades parvinrent à résister au camp de concentration de Mauthausen, grâce à leurs rêves, et à l'espace d'élaboration du désir qu'ils y trouvaient. Ici, le sujet retrouve la possibilité d'un lointain, d'un horizon, d'un ailleurs, d'une perspective. Ainsi que Lacan l'avait indiqué, le désir est toujours désir d'Autre chose, visant en sa structure même, un autre côté du mur, un ailleurs. Bref, ce lointain que vient incarner la fuite possible du désir, en sa métonymie. « Les rêves-paysages étaient les plus fréquents, écrit l'auteur ; c'étaient surtout d'immenses panoramas avec des lointains à l'infini. Je ne peux que me souvenir de l'admirable phrase de Pierre-Jean Jouve : « au loin, sont pourtant les montagnes bleues comme des hymnes de douceur ». Toute notre candeur venait se réfugier parmi ces horizons figés aux lignes horizontales, un vrai paysage « d'innocence humaine » ; déjà les visages de notre famille s'estompaient, on les perdait de vue. (...) Parfois les rêves-paysages disparaissaient pour laisser place à des rêves d'architecture où le baroque, cet art entre ciel et terre, cet art où le nuage est travaillé comme le bois ou le marbre, se retrouvait dans tous les ensembles. Hautes voûtes, piliers infinis, sculptures aériennes se retrouvaient, s'entremêlaient ; autour de ces formes il y avait beaucoup d'air, on respirait mieux ; le corps pesait à peine » (Cayrol, 1948 : 526-527).

L'espace du désir, est aussi celui où en effet, il sera possible de respirer, là où la jouissance, quant à elle, étouffe et statufie, interdisant désormais la possibilité même du mouvement vers un Ailleurs, un lointain. J'y ajoute enfin ce qui n'est pas un rêve, mais un souvenir de Jean Cayrol, qui est celui d'une sorte d'évasion par la contemplation d'un autre lointain : « Ah ! l'émerveillement des nuages au couchant pendant l'odieux appel » (Cayrol, 1948 : 524). Pour se défendre de l'appel odieux, qui enferme et destitue le sujet au rang d'objet, il y eût pour lui : regarder les nuages. Voilà une leçon sur le désir. Regarder les nuages, et peut-être y retrouver un instant la possibilité de respirer. La respiration n'est-elle pas à l'occasion un autre nom du désir, quand elle va contre l'étouffement qu'impose la présence totalitaire de l'Autre, et sa façon d'abolir l'appui du manque ? « En réalité, écrivait Jean Améry, la peur de la mort c'est la peur d'étouffer (Améry, 1995 : 44).

Voilà qui nous rappelle combien le désir résiste toujours, sur le plan subjectif autant que sur le plan politique, dans ce qui est en marge, et restitue la possibilité d'un ailleurs, d'Autre chose, et finalement, la possibilité même de l'appel à l'Autre. En cela, la structure même des camps nazis, peut être pensée comme une abolition de principe de l'Ailleurs, de l'Autre côté, et finalement de la possibilité même de l'appel à l'Autre. Jean Améry l'évoquait à propos de son expérience de la torture, qu'il eût à subir avec la Gestapo, et de l'espace particulier qu'elle crée. « La torture fait hurler » (Améry, 1995 : 55), témoigne-t-il, non en raison des coups, mais dans la mesure où elle forçait la dimension de l'Autre, où ce hurlement pourrait être entendu, et reconnu comme appel. A propos du lieu même où il fut torturé, il écrit : « D'ici aucun cri ne peut percer à l'extérieur. C'est ici que cela m'est arrivé : la torture » (ibid : 52). Voilà en quoi, ainsi livré à la jouissance de l'Autre, il se retrouva fondamentalement « sans défense » (ibid : 60), au point que fut abolie « sa confiance dans le monde » (ibid : 61). Soulignons-en une autre conséquence : « le sentiment d'être devenu étranger au monde » (ibid : 78). Un monde où la possibilité de l'appel est abolie, n'est donc pas un monde habitable.

Bibliographie

AMERY J. 1995, *Par-delà le crime et le châtement*, Paris, Actes Sud.

BERADT C. 2004, *Rêver sous le IIIème Reich*, Paris, Petite bibliothèque Payot.

BERNARD D., FAURE A., LE CORRE S. et SANCHEZ M. 2022, « L'avènement de l'espace chez le jeune enfant », in *Revista latinoamericana de psicopatologia fundamental*, Sao Paulo, 25/1, Brasil, Mars 2022.

CAYROL J. 1948, « Les rêves concentrationnaires », in *Les temps modernes*, n°36, Sept. 1948.

LACAN J. 1986, Le Séminaire Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil.

LACAN J. 1991, Le Séminaire, Livre VIII, *Le transfert*, Paris, Seuil.

LACAN J. 1966, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Ecrits*, Paris, Seuil.

LACAN J. 2001, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », in *Autres écrits*, Paris, Seuil

LACAN J. 2004, Le Séminaire Livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil.

LACAN J. 2006 Le Séminaire Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil.

SCHNURMANN A. 1949, « Observation of a phobia », in *Psychoanalytic study of the child*, 3/4, p.253-270.